

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



RESPECTE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 17 JUN 1842.

No. 23.

LETTRES DE LA HOLLANDE. PROGRÈS DU CATHOLICISME EN HOLLANDE. Au Rédacteur de *l'Univers*.

Grave, 26 avril 1842.

MONSIEUR,

J'avais promis de vous parler de la feuille protestante intitulée : *Messenger de l'Eglise évangélique* (*Evangelische Kerkhoed*), qui, comme vous savez, a pour rédacteurs quinze ministres et professeurs de différentes communions protestantes. Tout le monde croyait que cette feuille, annoncée avec tant de bruit, et qui devait parler au nom de tout ce que le protestantisme hollandais a de savant, d'éloquent et de tolérant, entrerait dans une discussion franche, savante et modérée avec les organes du catholicisme : mais il n'en fut rien. Les premiers numéros du nouveau journal répétaient les anciennes calomnies, mille fois réfutées, des jansénistes, des protestans et des incrédules, contre les jésuites : on feignait la crainte de voir livrer notre patrie à la domination de Rome, on affectait de caresser les soi-disant catholiques, qui se rangent sous les drapeaux des ennemis de

l'Eglise, mais qui sont, grâces à Dieu, en très-petit nombre chez nous. et on les exhortait à s'unir aux protestans pour combattre ensemble les *ultramontains*, car c'est à eux qu'on doit imputer toutes les calamités, toutes les secousses qui travaillent l'Europe, etc., etc.

D'abord le fameux *Messager de l'Eglise évangélique* faisait quelque bruit : on craignait que ce journal calomnieux ne causât beaucoup de mal parmi les protestans et qu'il n'irritât les classes inférieures et crédules contre les catholiques ; et en effet, ça et là, on commençait à les insulter ; mais leur attitude calme et prudente fit échouer tous les plans des artisans de discorde. Des brochures violentes, des sermons haineux même venaient au secours du nouvel organe protestant. Mais tout fut vain. Les organes du catholicisme repoussaient vigoureusement les attaques du *Messager* ; une partie du clergé créa un nouveau recueil catholique sous le nom de *Catholic* ; le nombre des souscripteurs de tous les journaux catholiques s'augmentait considérablement ; les protestans instruits voulurent lire le pour et le contre, et déjà le ton du *Messager* a beaucoup baissé. On commence à voir partout que ce journal tant proué n'est autre chose que la souris de la montagne !

Peut-être avait-on cru pouvoir effrayer notre bon roi ; mais Sa Majesté connaît trop bien les catholiques pour se laisser intimider par des fantômes. Il marche à pas fermes dans la voie de la justice et des améliorations. Ainsi nos anciens couvens peuvent se repeupler ; les Pères Rédemptoristes peuvent donner des missions ; des ecclésiastiques recommandables sont revêtus de la dignité épiscopale, le respectable directeur-général pour les affaires du culte catholique, M. le baron de FÉLICHY DE LAUTREVELDE, a été nommé ministre d'Etat ; le fameux M. VAN MAANEN, l'ennemi des catholiques, et qu'on peut regarder comme l'auteur des antipathies de la Belgique pour la Hollande, a reçu enfin sa démission, etc., etc.

J'ai parlé de couvens, de missions et d'évêques : or, notre province possède encore neuf anciens couvens, parmi lesquels celui de *Sainte-Agathe*, qui existe depuis l'an 1300. Tous ces couvens étaient sur le point de s'éteindre, par suite d'une ordonnance de l'année 1814, qui défendait l'admission des novices. Mais notre roi actuel a retiré cette défense le jour même de son couronnement, le 28 novembre 1810 ; et par suite de cette royale disposition, presque tous ces monastères se trouvent maintenant dans un état florissant, surtout celui des Capucins, tout près de notre ville, dont les catholiques furent autrefois assistés en secret par ces bons Pères, qui de tout temps furent extrêmement populaires dans ce pays, et dont le couvent se trouve sur un territoire qui alors ne faisait point partie de la république hollandaise.

Depuis l'existence du royaume des Pays-Bas, les catholiques étaient

privés des grâces qui accompagnent ordinairement les instructions et les exercices d'une mission. Après la révolution belge, les pères rédemptoristes ont été appelés dans le diocèse de Liège, qui s'étendait alors jusqu'aux frontières de Limbourg. Les Rédemptoristes ont établi un couvent de leur ordre à Witten, dans cette province, qui, d'après le traité des 24 articles, fait de nouveau partie de notre royaume. Par l'article susdit, Sa Majesté GUILLAUME II a reconnu le couvent de Witten, avec permission aux pères de donner des missions dans l'intérieur des églises. Déjà plusieurs villes ont obtenu la faveur d'une mission et, entre autres, celle de GRAVE.

Depuis le soir du 2 avril jusqu'au 14 de ce mois, six pères rédemptoristes, ayant à leur tête l'excellent père BERNARD (HAFKENSCHIED, d'une famille notable d'Amsterdam), prêchaient trois fois par jour ; le matin à cinq heures et demie, à la grand'messe chantée solennellement chaque jour par un père capucin, assisté de deux autres capucins comme diacre et sous-diacre, et le soir à six heures et demie. Souvent le P. Bernard prêcha deux fois par jour. L'émotion était grande, surtout à la touchante solennité de la réconciliation générale, de la consécration à la sainte Vierge et de la clôture de la mission ; et, grâces à Dieu, les fruits de cette mission sont abondans et visibles. Dès le plus grand matin jusque bien avant dans la nuit, les tribunaux de la pénitence étaient assiégés par une multitude de fidèles. Des pécheurs, qui ne songeaient plus à la religion et aux devoirs qu'elle impose au chrétien, sont revenus vers Dieu, et, certes, le nombre de ceux qui n'ont pas pris de bonnes résolutions pour l'avenir est bien petit. Les militaires catholiques de notre garnison, auxquels M. le colonel-commandant de la ville avait accordé un jour la faveur d'être exempts de tout service militaire ont donné un touchant exemple de piété. Beaucoup d'officiers de la garnison et d'autres protestans ont assisté aux instructions de la mission et plusieurs en ont été très-émus.

Enfin, notre province a eu le bonheur de voir pour la première fois, depuis des siècles, la belle et touchante solennité d'une consécration épiscopale. Le 10 avril, M. Dubbelden, administrateur apostolique de l'ancien diocèse de Bois-le-Duc a été sacré évêque d'Emmaus par M. le baron de Wyckerslooth, évêque de Curium, assisté de Mgr. Paradis, vicaire apostolique du Limbourg, évêque d'Hirène, et de Mgr. Laurent, évêque de Chersonèse, vicaire apostolique du Luxembourg. La cérémonie eut lieu avec beaucoup de pompe dans l'ancienne église cathédrale de Saint-Jean de Bois-le-Duc. Plus de 160 ecclésiastiques et en grand nombre de séminaristes y assistaient, et une multitude de fidèles était témoin de cette solennité religieuse (1). Le 1er. de ce mois, Mgr. Zwystn, curé de Til-

(1) Le sacre d'un évêque catholique avec toute la pompe possible dans l'église de

bourg, évêque de Cerra, et coadjuteur de Mgr. Dubbelden, a été sacré évêque dans son église paroissiale, à Tilbourg, par Mgr. l'évêque de Curium, assisté pareillement de MM. les évêques d'Hirène et de Chersonèse. L'église était richement pavoisée et ornée; des arbres étaient plantés dans les rues; des guirlandes de verdure et de fleurs y étaient suspendues, et de presque toutes les maisons flottaient des drapeaux. Ici comme à Bois-le-Duc, on remarquait parmi le nombreux clergé des religieux de plusieurs ordres en habit monastique. Le sacre de Mgr. J. Van Hooydonk, évêque de Dardanie, administrateur apostolique du district de Breda et d'une partie de la Zélande, aura lieu le dimanche 1er. mai prochain. Voilà, M. le rédacteur, des détails bien consolans pour ceux qui savent que, il y a un demi-siècle, l'exercice public de la religion catholique était encore interdit dans ce pays, qui se souviennent encore des jours où il était défendu aux catholiques de porter ouvertement leurs livres de prières ou le chapelet quand ils se rendaient aux offices divins. Ajoutez à tout ceci les conversions nombreuses, qui augmentent considérablement chaque année le nombre des catholiques de notre patrie, et vous pourrez vous faire une idée de la belle position du catholicisme en Hollande.

Un autre jour je vous parlerai du progrès de notre sainte religion dans nos colonies occidentales et orientales.

Agrééz, etc.

LE SAGETEN BROECK.



PROBLÈME A RÉSOUDRE.

Tandis que d'une part le clergé protestant de l'Allemagne proteste contre l'orthodoxie de l'archevêque de Cantorbéry, de l'autre, le clergé de l'Eglise anglicane révoque en doute l'orthodoxie du pape de Berlin.

Savez-vous quelle question préoccupe à cette heure le *High church party* (parti de la haute Eglise) de la Grande-Bretagne? Ce n'est ni plus ni moins que de savoir si le prince de Galles pourra légalement et constitutionnellement monter sur le trône, et hériter de la tiare anglicane après avoir été tenu sur les fonts baptismaux par un parrain qui professe un culte dissident!

Le clergé de Londres a remis naguère à l'archevêque de Cantorbéry une protestation contre le baptême célébré avec tant d'éclat à Windsor. Dans cette pièce, le primat de l'Eglise d'Henri VIII est supplié d'intervenir et de se prononcer contre une innovation qui porterait atteinte à la pureté de l'anglicanisme.

L'exemple du clergé métropolitain ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. L'évêque de Winchester a été invité par les ecclésiastiques les

Saint-Jean de Bois-le-Duc est surtout remarquable pour moi, qui, étant encore protestant, ai assisté, il y a environ 50 ans, à des sermons protestans prêchés dans la même église, qui alors était encore, comme toutes les églises du pays, au pouvoir des réformés, mais qui depuis a été rendue aux catholiques, restaurée et ornée par eux. Quel changement!

yeux éminens de son diocèse à transmettre à l'archevêque de Cantorbéry un mémoire où le roi de Prusse est dédaigneusement appelé *dissenter*. Or, dans l'opinion de ces théologiens, le *dissenter* n'étant pas en communion avec l'Eglise anglicane, ne saurait initier convenablement à la foi de cette Eglise celui qui est destiné à en devenir le chef. Nous ne savons pas encore ce que l'éminent prélat répondra à cette objection. Dans l'Eglise apostolique romaine, un protestant ne serait pas admis comme parrain d'un enfant catholique, et le prêtre qui baptise exige du père spirituel de l'enfant une profession de foi orthodoxe.

Le clergé anglican se trouve donc dans l'alternative d'admettre l'orthodoxie du monarque luthérien, ou de nier qu'il ait pu canoniquement tenir sur les fonts baptismaux le prince de Galles. Il est fâcheux vraiment que les casuistes de l'anglicanisme n'aient pas songé à prévenir l'événement; mais dans l'état actuel des choses, ils paraissent déterminés à soutenir que le prince de Galles ne peut pas être regardé comme un véritable anglican et qu'*ipso facto*, il est déchu de tous ses droits au trône des royaumes protestans d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. C'est ainsi que le clergé d'Angleterre sait gré au monarque prussien d'être venu honorer de sa présence la cérémonie du baptême royal! Cette question si inopinément soulevée au moment où l'on nous parlait de rapprochemens entre les Eglises protestantes d'Allemagne et d'Angleterre, paraît scandaleuse à quelques-uns des journaux qui ont le plus fêté Sa Majesté prussienne; ils s'indignent de la témérité cléricale et flétrissent indistinctement du nom de *puséistes* tous les ecclésiastiques qui ont signé les protestations contre la validité du baptême de Windsor. La question pourrait bien, dans l'opinion du *Globe* de Londres, enfanter une révolution!

« Si les *puséistes*, nous dit le *Globe*, continuent à augmenter dans l'Eglise, dans la proportion où ils se sont multipliés depuis cinq ans, nous regardons comme très-probable, qu'ils parviendront à acquérir assez d'influence dans la législature pour interrompre l'ordre régulier de la succession au trône, à l'époque où le prince de Galles sera appelé à y monter; et cela parce qu'il a eu pour parrain le chef de l'Eglise luthérienne! »

Nous ferons remarquer au *Globe* que les signataires des pièces remises à l'évêque de Cantorbéry ne sont pas tous des *puséistes*; le *Globe* le sait bien; mais il cherche, en rapprochant du nom de *puséistes*, l'idée d'une révolution, à rendre odieux ces hommes qui, par la prière, l'étude et la pratique des plus belles vertus, s'efforcent de ramener leurs frères égarés dans la voie de l'orthodoxie. C'est ainsi qu'un grand nombre de journaux travaillent en ce moment en Angleterre avec une incroyable activité à prémunir le public contre les savans théologiens d'Oxford. On leur attribue des propos qu'ils n'ont jamais tenus, des paroles qu'ils n'ont pas écrites, des pratiques qu'ils réprouvent, des actes auxquels ils sont étrangers. Plus d'une fois nous avons exprimé notre opinion sur ce que le catholicisme avait à attendre du mouvement intellectuel qui travaille l'Eglise anglicane, et qui se manifeste chaque jour par de nouvelles conversions. Mais, si ardens que soient nos desirs, et quelle que soit sur ce point la réalité de nos espérances, nous n'acceptons jamais qu'avec une extrême réserve ce que nous transmet à ce sujet la presse quotidienne d'Angleterre, et c'est avec peine que nous avons vu plusieurs journaux de Paris, d'ailleurs animés de fort bonnes intentions, reproduire ces jours der-

niers, comme méritant toute confiance, un article de l'*Oxford-Chronicle*, où ce journal expose à sa manière ce qu'est le puséisme.

Nous apprendrons à ces journaux que l'*Oxford Chronicle* est animé d'un esprit systématiquement hostile à tout progrès, vers les idées catholiques. Il eût été prudent de ne pas accepter avec trop de confiance des citations faussement indiquées par lui comme extraites des ouvrages publiés par les écrivains d'Oxford. Que ne ferait-on pas dire à un auteur en groupant arbitrairement les mots que l'on trouve dans ses livres ? Le *Chronicle*, à l'aide de quelques expressions ça et là empruntées aux ouvrages qu'il cite et combinées par ses rédacteurs avec un certain art, prétend expliquer à son public protestant ce que c'est que le puséisme. Nous connaissons le but de ce travail et nous avons cru, en donnant ce petit échantillon de l'habileté du *Chronicle* d'Oxford, devoir prévenir nos lecteurs que ses citations sont tronquées et inexactes. Il nous serait fort agréable de trouver fidèle l'exposition du *Chronicle*, mais nous devons à la vérité de dire que les puséistes ne sont pas encore aussi parfaits catholiques que ce journal le prétend.

“ En quoi consiste le puséisme ? se demande l'*Oxford-Chronicle*.—Il consiste, répond cette feuille, à dire anathème au principe du protestantisme (1); à abandonner de plus en plus les fondemens de la réforme anglicane (2); à déplorer la séparation d'avec l'Eglise romaine (3); à regarder Rome comme notre mère, et à dire qu'elle nous a enfantés à Jésus-Christ (4). Il consiste à représenter l'Eglise d'Angleterre comme une esclave condamnée aux fers et à un honteux travail; à dire que son enseignement se borne à bégayer des formules équivoques (5); à dépeindre au contraire l'Eglise de Rome comme donnant un libre cours à tous les sentimens religieux, de foi, de respect, d'amour et de dévotion (6), et comme possédant par ses sublimes bienfaits les droits les plus sacrés à notre vénération et à notre reconnaissance (7). Il consiste à dire que nos 39 articles sont la production d'un siècle étranger au catholicisme (8); que notre liturgie est la condamnation de notre Eglise (9), tandis que le rituel de Rome est un trésor précieux (10), et son missel un riche et sacré monument des temps apostoliques (11). Il consiste à déclarer que l'écriture n'est pas l'unique règle de la foi (12); mais que les révélations divines nous sont aussi proposées par la tradition orale dont l'Eglise est dépositaire (13), et que la Bible, sans explications ni commentaires aux ignorans, n'est pas propre ordinairement à les diriger dans l'affaire de leur salut (14). Il consiste à affirmer que dans la cène le Christ est présent sous la forme du pain et du vin (15); qu'il est alors personnellement et corporellement avec nous (16), et que le clergé a reçu le mystérieux et sublime pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang du Christ (17). Il consiste enfin à défendre comme légitime la prière pour les morts [18]; à établir une différence entre un péché véniel et un mortel [19]; à affirmer qu'on peut admettre l'existence d'un purgatoire, honorer les reliques, invoquer les saints, reconnaître sept sacremens, et qu'on peut ensuite en toute conscience souscrire aux 39 articles de l'Eglise d'Angleterre [20]. ”

A mesure que le puséisme gagne du terrain, il devient de la part du *low church party*, c'est-à-dire du clergé dit de la basse Eglise, l'objet d'attaques chaque jour plus violentes. Ajoutons que les deux camps de l'Eglise haute et de l'Eglise basse sont eux-mêmes partagés en fractions nombreuses qui

(1) Lettre de M. Palmer à Golithly.—(2) British critic. Juillet 1841.—(3) Traités d'Oxford.—(4) Lettre de M. Palmer.—(5) Traités d'Oxford.—(6) Lettre de M. Newman au docteur Jelf.—(7) Traité d'Oxford.—(8) Idem.—(9) Frond's Romains.—(10) (11) et (12) Traités d'Oxford.—(13), (14) et (15) Sermons de Linwood.—(16) et (17) Doctrine de l'Eglise en Angleterre sur la sainte Eucharistie.—(18) Traités d'Oxford.—(19) et (20) Idem, et Sermons de Linwood.

s'anathématisent les unes les autres. C'est au milieu de ces divisions intestines, et pour procurer une agréable diversion aux esprits qui s'affligent de ces déchirements, que l'anglicanisme médite de vastes projets de conquêtes. Mais nous doutons qu'il parvienne à détourner par là l'orage qui gronde dans son sein ; ses efforts seront impuissans à élever dans l'Inde, en Amérique, dans l'Australie, dans la Terre-Sainte et au sein même de l'Europe continentale, ainsi qu'il l'a entrepris, l'édifice dont il ne peut prévenir la ruine en Angleterre.

Mais si nous sommes calmes spectateurs de toutes ces tentatives, il n'en est pas de même de nos frères égarés. Ce sont les protestans de la France, de l'Allemagne qui s'inquiètent et s'alarment des envahissemens de l'anglicanisme ; ils y voient « UN PLAN QUI MENACE LA RÉFORME » (1) Nous citons dernièrement les articles de la *Gazette universelle de Leipsick* et de la *Gazette évangélique* de Berlin, qui trahissaient l'émotion produite en Allemagne par les rapports naguère établis entre l'Église de Prusse et celle d'Angleterre. Il est donc évident aujourd'hui que les tentatives faites pour opérer un rapprochement entre le luthéranisme et l'anglicanisme ont eu pour résultat d'exciter la jalousie, l'animosité des communions protestantes et de constater une fois de plus la profonde anarchie qui dévore les Églises dites réformées.

MISSION DE TERRE-NEUVE.

Mgr. Fleming, vicaire apostolique de Terre-Neuve et du Labrador, qui était venu en Europe il y a près d'un an pour les intérêts de sa vaste mission, s'est embarqué le 4 avril à Liverpool pour y retourner. On peut dire que durant son séjour de plusieurs mois en Irlande, il n'a pas eu un moment de repos. Son zèle et son activité pour le bien de son intéressante mission n'ont point connu de bornes. Son principal objet en visitant l'Irlande était de se procurer des matériaux pour compléter l'érection de la superbe cathédrale qui se construit à Saint-John, ville capitale de l'île. Le pays ne possédant pas de carrières de pierres propres pour cela, il vint en Irlande pour s'en procurer, et durant plusieurs mois, plus de cent ouvriers furent constamment employés à extraire d'une carrière de granit et à tailler les pierres nécessaires à la construction de l'édifice sacré. Trois navires, chacun du port de 800 tonneaux, furent chargés du transport de ces matériaux, et firent voile pour Terre-Neuve. Cette entreprise hardie et gigantesque sera un monument durable du zèle et de la piété de Mgr. Fleming.

En élevant ainsi un magnifique temple matériel en l'honneur du vrai Dieu le pieux prélat s'est aussi appliqué à lui ériger des temples spirituels qui puissent faire glorifier son saint nom en arborant l'étendard de la croix, dans les différentes parties de ces régions lointaines et presque inhabitables du nord de l'Amérique. Pour cet effet, le zélé prélat amène avec lui sept sœurs de l'ordre célèbre de la *Miséricorde* de *Bagot-Street* à Dublin, qui ont consenti à se joindre à lui pour se sacrifier à la gloire de Dieu et au salut de leurs semblables, dans ces régions lointaines et sauvages. Elles vont fonder, à Terre-Neuve, une maison de leur ordre. Il y aura donc deux couvens dans l'île,

(1) Le *Semeur* journal protestant.

celui de la *Présentation* y ayant déjà été établi par le prélat, il y a quelques années. Mgr. Fleming s'est aussi procuré cinq missionnaires irlandais qui, joints à ceux qui sont déjà dans l'île, porteront le nombre à 25. Les sœurs de la *présentation* établies à Terre-Neuve, en 1833, sont destinées à l'éducation gratuite des filles pauvres, et leurs écoles sont fréquentées par plus de 1,000 enfans. Les sœurs de la *Miséricorde* se livreront non seulement au soin des pauvres malades, ce qui est le principal but de leur institut, mais elles ouvriront encore un établissement pour l'éducation des demoiselles des classes plus aisées qui vivent dans le pays.

Le catholicisme a fait et fait encore tous les jours des progrès rapides à Terre-Neuve, et ses succès sont principalement dus à l'activité et au zèle ardent mais éclairé de Mgr. Fleming qui, depuis 16 ou 18 ans qu'il y a été envoyé, a entièrement changé la face du pays sous le rapport religieux.



Le 5 juillet prochain, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Montréal se propose de dire la messe sur le Mont St. Hilaire, dans la chapelle construite au pied du monument, élevé à la gloire de la religion, qui domine tout son diocèse. Depuis le commencement de mai dernier, le St. sacrifice y a été offert tous les vendredis par un des Révérends Pères Oblats, et l'on doit continuer à l'y offrir à pareil jour pendant tout le cours de l'été. Les personnes pieuses, qui se proposent de faire un pèlerinage sur cette Montagne, aimeront sans doute à choisir ce jour de préférence, pour avoir le bonheur d'y entendre la sainte messe. L'on a l'intention de faire achever le monument dès que le tems et les moyens le permettront.

Émigration des États-Unis au Canada.—Outre le grand nombre d'émigrants qui nous arrivent tous les jours des îles britanniques, il est arrivé dans le Haut-Canada, depuis l'ouverture de la navigation, plusieurs milliers d'émigrés de la Grande-Bretagne et d'Irlande qui ont résidé quelques années aux États-Unis. *Gazette de Québec.*

ALLEMAGNE.—L'*Union catholique* publie les passages suivans d'une lettre qui mérite de fixer l'attention de nos lecteurs :

« L'Église en Allemagne est en voie d'accroissement et de progrès. Il est bien malheureux seulement que l'Autriche sommeille, et qu'elle s'occupe trop peu du sort de nos frères dans la foi. La Bavière aussi ne montre pas assez d'énergie et de caractère ; si elle savait se placer résolument à la tête de l'Allemagne catholique, toutes les vues protestantes de la Prusse seraient déjouées, et l'influence politique que gagnerait Munich, la récompenserait largement de ses efforts ; par malheur le roi de ce pays accorde trop de crédit à son beau-frère, le monarque prussien. Après tout, peut-être est-il bon que l'Église ne trouve pas plus d'assistance auprès des grands de la terre ; le sentiment religieux ne se réveille qu'avec une force plus grande dans le sein des peuples, et les évêques reconquerraient la place qui leur appartient. C'est ce qui se passe surtout dans le Wurtemberg et dans le pays Badois, sur lesquels les regards de toute l'Allemagne sont actuellement fixés.

SUISSE.—On écrit de Fribourg à l'*Union suisse* :

« Mgr. l'évêque de Lausanne et de Genève tint le 13 avril, dans la chapelle

de l'évéché, le synode diocésain ordinaire, qui est le 27^e de son long et glorieux épiscopat. Il ouvrit la séance par une allocution d'un grand intérêt, où il insista sur la nécessité d'une application continuelle aux sciences ecclésiastiques, lesquelles doivent toujours être accompagnées des sciences profanes les plus propres à en rehausser l'éclat et à contribuer à un plus grand succès du saint ministère. Outre les matières des conférences ordinaires et autres strictement théologiques, dont ce n'est pas le lieu de parler ici, voici quelques-uns des principaux objets dont il fut question dans l'assemblée :

“ 1^o. Un nouvel établissement, ou *Maison de la Providence*, fondé par la libéralité d'une dame française pour l'entretien et l'éducation complète d'un certain nombre de petites filles pauvres ; il sera déjà ouvert avant l'automne sous la direction des sœurs de Saint-Vincent-Paul, et il promet d'heureux résultats.

“ 2^o. Un jubilé qui sera publié incessamment, pour correspondre aux vœux du Souverain-Pontife, qui réclame les prières des fidèles pour la malheureuse Espagne, exposée aux horreurs du schisme.

“ 3^o. Un projet d'établissement pour les sœurs muets, mais dont l'exécution dépend du concours des deux autorités.

“ 4^o. Les couvens d'Argovie, dont le nom seul a réveillé toute la sympathie du clergé fribourgeois pour des religieux indignement persécutés. L'assemblée a manifesté unanimement le désir que de nouvelles représentations fussent portées à la diète au sujet de cette question encore toute vivante, afin que justice fût enfin rendue à la religion et à la patrie outragées.

“ Une association de prières pour les besoins de l'Eglise en Suisse.

“ A la fin du synode, le vénérable prélat, dont le zèle semble s'accroître avec l'âge, s'est recommandé, avec une expression de sentiment toute profondément ému toute l'assemblée, aux prières de tous les ecclésiastiques, comme étant ses collaborateurs, pour le plein succès de son épiscopat et pour les besoins de tout le troupeau confié à ses soins, de ce troupeau si cher à son cœur, et pour le salut, duquel on voyait qu'il serait prêt à donner sa vie à l'exemple du divin Maître. ”



CONVERSION DE M. RATISBONNE.

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

L'archiconfrérie du saint Cœur de Marie, fondée à Notre-Dame des Victoires, publie maintenant des annales. Le premier Bulletin, qui a paru au mois d'avril dernier, contient un document d'un trop haut intérêt pour que nous ne le fassions pas connaître textuellement à nos lecteurs. C'est une lettre écrite, du collège de Juilly, le 12 avril, par M. Marie-Alphonse Ratisbonne, et dans laquelle il donne lui-même la relation de sa conversion : cette date de Juilly rappelle aussi d'autres souvenirs consolans pour la religion. C'est là, dans cette docte solitude, que les gentilshommes de la cour de Louis XIII, nouvellement revenus de l'hérésie protestante, venaient se raffermir dans la foi catholique. *Allez à mon académie de Juilly,*

disait le roi à tous ceux de sa cour qui cherchaient un asile au moment de leur conversion. On sait que Bossuet envoyait là aussi ses néophytes, afin de les avoir plus près de lui lorsqu'il revenait à Meaux, ou à Germigny. Plus tard, au commencement de ce siècle, après les tempêtes sanglantes de la révolution, les Oratoriens qui avaient commencé cette *académie de Juilly*, que nous avons connue, y accueillirent plus d'une âme qui fut heureuse d'y trouver le repos et la paix de la religion. Malheureusement, cette congrégation de l'Oratoire ne sut pas avec assez de persévérance, renouveler sa vieillesse, et vit ses restes savans et respectables s'éteindre sans postérité bénie. D'autres prêtres ont déjà succédé à ceux qui prirent l'héritage des enfans du cardinal de Bérulle : puissent-ils, eux qui savent conquérir les âmes et les recueillir avec la douce charité, faire revivre et perpétuer cet esprit de science divine, d'humble ferveur et de noble simplicité, qui plaçait la maison de Juilly avant toutes !

Voici, du reste, le touchant récit que M. Marie-Alphonse Ratisbonne adresse de sa solitude au respectable supérieur de l'archiconfrérie :

“ Ma première pensée et le premier cri de mon cœur, au moment de ma conversion, fut d'ensevelir ce secret avec mon existence tout entière au fond d'un cloître, afin d'échapper au monde, qui ne pouvait plus me comprendre, et de me donner tout à mon Dieu, qui m'avait fait entrevoir et goûter les choses d'un autre monde. Je ne voulus parler sans la permission d'un prêtre ; on me conduisit vers celui qui représentait Dieu pour moi. Il m'ordonna de révéler ce qui m'était arrivé ; je le fis, autant que cela m'était possible, de vive voix. Aujourd'hui je tâcherai, après quelques semaines de retraites, d'embrasser plus de détails ; et c'est à vous, monsieur le curé, à vous qui avez fondé l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, c'est à vous que les pécheurs doivent compte des grâces qu'ils ont obtenues.

“ Si je ne devais vous raconter que le fait de ma conversion, un seul mot suffirait : le nom de *Marie*, ! mais on vous demande d'autres faits ; on veut savoir quel est ce fils d'Abraham qui a trouvé à Rome la vie, la grâce et le bonheur. Je veux donc, en invoquant d'abord l'assistance de ma céleste Mère, vous exposer bien simplement toute la suite de ma vie.

“ Ma famille est assez connue, car elle est riche et bienfaisante ; et à ces titres, elle tient depuis longtemps le premier rang en Alsace. Il y a eu, dit-on, beaucoup de piété, dans mes aïeux : les chrétiens, aussi bien que les juifs, ont béni le nom de mon grand-père, le seul juif qui, sous Louis XVI, obtint, non seulement le droit de posséder des propriétés à Strasbourg, mais encore des titres de noblesse. Telle fut ma famille : mais aujourd'hui les traditions religieuses y sont entièrement effacées.

“ Je commençai mes études sur les bancs du collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l'instruction de l'intelligence.

C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1er. mai 1814) ; à cette époque,

un événement porta un rude coup à ma famille. Mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien ; et bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre et exerça son ministère dans la même ville et sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. Elevé au milieu de jeunes chrétiens indifférens comme moi, je n'avais éprouvé jusqu'alors ni sympathie ni antipathie pour le christianisme ; mais la conversion de mon frère, que je regardais comme une inexprimable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques, et j'en eus horreur.

“ On me retira du collège pour me mettre dans une institution protestante, dont le magnifique prospectus avait séduit mes parens. Les fils des grandes maisons protestantes d'Alsace et d'Allemagne venaient s'y former à la vie fashionable de Paris, et s'adonnaient aux plaisirs bien plus qu'à la science. Je me présentai néanmoins aux examens en sortant de cette pension, et par un bonheur peu mérité, je fus reçu bachelier-ès-lettres

“ J'étais alors maître de mon patrimoine, puisque, bien jeune encore, je perdis ma mère, et, quelques années après, mon père. Mais il me restait un digne oncle, le patriarche de toute ma famille, un second père, qui n'ayant point d'enfans, avait mis toute son affection dans les enfans de son frère.

“ Cet oncle, si connu dans le monde financier par sa loyauté et sa capacité peu ordinaire, voulut m'attacher à la maison de banque dont il est le chef ; mais je fis d'abord mon droit à Paris ; et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses : chevaux, voitures, voyages, mille générosités m'étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice. Mon oncle ajouta à ces témoignages d'affection une marque plus positive de sa confiance : il me donna la signature de la maison, et me promit, en outre, le titre et les avantages d'associé... promesse qu'il réalisa effectivement le 1^{er} janvier de cette année 1842. C'est à Rome que j'en reçus la nouvelle.

“ Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'était mes fréquens voyages à Paris : “ Tu aimes trop les Champs-Élysées ” me disait-il avec bonté. Il avait raison. Je n'aimais que les plaisirs ; les affaires m'impacientaient, l'air des bureaux m'étouffait ; je pensais qu'on était au monde pour en jouir ; et, bien qu'une certaine pudeur naturelle m'éloignât des plaisirs et des sociétés ignobles, je ne rêvais cependant que fêtes et jouissances, et je m'y livrais avec passion.

“ Heureusement qu'à cette époque une bonne œuvre se présenta à mon besoin d'activité : je la pris chaudement à cœur. C'était l'œuvre de la régénération des pauvres Israélites, comme on l'appelle improprement ; car je comprends aujourd'hui qu'il faut autre chose que de l'argent et des loteries de charité pour régénérer un peuple sans religion. Mais enfin je croyais alors à la possibilité de cette rénovation, et je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes Israélites*, société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg, il y a une quinzaine d'années, et qui a toujours subsisté, malgré le peu de ressources dont elle pouvait disposer.

“ Je parvins à remplir sa caisse, et je crus avoir beaucoup fait.

“ O charité chrétienne ! que tu as dû sourire à mon orgueilleux contentement ! Le juif s'estime beaucoup quand il donne beaucoup ; le chrétien donne tout et se méprise : il se méprise, tant qu'il ne s'est pas donné lui-même ; et quand il s'est donné tout entier, il se méprise encore.

“ Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres co-réligionnaires, quoique je n'eusse aucune religion. J'étais juif de nom, voilà tout ; car je ne croyais pas même en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion ; et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription de judaïsme.

“ Un vide existait dans mon cœur, et je n'étais point heureux au milieu de l'abondance de toutes choses. Quelque chose me manquait ; mais cet objet me fut donné aussi... du moins je le croyais !

“ J'avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m'était destinée depuis que nous étions enfans tous les deux. Elle se développait avec grâce sous mes yeux, et en elle je voyais tout mon avenir et toute l'espérance du bonheur qui m'était réservé. Lorsque les vœux de toute ma famille, d'accord avec nos sympathies mutuelles, fixèrent enfin ce mariage si longtemps désiré, je crus que désormais rien ne manquerait plus à ma félicité.

“ En effet, après la célébration de mes fiançailles, je voyais toute ma famille au comble de la joie ; mes sœurs étaient heureuses ! .. Oh ! elles sont si bonnes, mes sœurs, si aimantes ! Pourquoi donc ne sont-elles pas chrétiennes ?

“ Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux ; c'était mon frère Théodore. Et cependant il nous aimait aussi ; mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait ; sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. Un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentimens, et je les lui exprimai dans une lettre qui dut rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie ; mon frère Théodore ne craignit point de demander ouvertement aux parens la permission de le baptiser ; et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardais ce procédé comme une indigne lâcheté ; j'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non point à des enfans, et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore je me'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot. Il continua ses relations avec le reste de ma famille ; quant à moi, je ne voulus plus le voir ; je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvens, et surtout contre les Jésuites dont le nom seul provoquait ma fureur.

“ Heureusement que mon frère quitta Strasbourg ; c'était tout ce que je désirais. Il était appelé à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, où il ne cessait, disait-il en nous faisant ses adieux, de prier pour la conversion de ses frères et sœurs. Son départ me soulagea d'un grand poids ; je cédai même aux instances de ma famille, à l'occasion de mes fiançailles, en lui écrivant quelques mots d'excuses ; il me répondit avec amitié, me recommandant ses pauvres auxquels je fis en effet parvenir une petite somme.

“ Après cette espèce de raccommodement, je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensais plus à lui ; je l'oubliai.... tandis que lui, il priait pour moi !

“ Je dois consigner ici une certaine révolution qui s’opérait dans mes idées religieuses, à l’époque de mes fiançailles.

“ Je l’ai dit, je ne croyais à rien ; et dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestans ; mais la vue de ma fiancée éveillait en moi je ne sais quel sentiment de la dignité humaine ; je commençais à croire à l’immortalité de l’âme ; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu, je le remerciais de mon bonheur, et pourtant je n’étais pas heureux.... Je ne pouvais me rendre compte de mes sentimens ; je regardais ma fiancée comme mon bon ange, je le lui disais souvent ; et en effet sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais pas, que je n’avais jamais prié ni invoqué.

“ On jugea convenable, à cause de l’âge trop tendre de ma fiancée, de retarder le mariage. Elle avait 16 ans. Je dus faire un voyage d’agrément en attendant l’heure de notre union. Je ne savais de quel côté diriger mes courses ; une de mes sœurs, établie à Paris, me voulait près d’elle ; un excellent ami m’appelait en Espagne ; je résistai aux instances de plusieurs autres qui me communiquaient de séduisans projets. Je m’arrêtai enfin à la pensée d’aller droit à Naples, de passer l’hiver à Malte afin d’y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l’Orient ; je pris même des lettres pour Constantinople, et je partis vers la fin de novembre 1841, je devais être de retour au commencement de l’été suivant.

“ Oh ! que mon départ fut triste ! Je laissai là une fiancée bien aimée ; un oncle qui ne s’épanouissait qu’avec moi ; des sœurs, des frères, des nièces dont la société faisait mes plus chères délices ; je laissai là encore ces écoles de travail, ces pauvres Israélites dont je m’occupais si activement, et enfin des amis nombreux qui m’aimaient, des amis d’enfance que je ne pouvais quitter sans verser des larmes, car je les aimais et je les aime encore !..

“ Partir seul et pour un si long voyage ! Cette pensée me jetait dans une profonde mélancolie. “ Mais, me disais-je, Dieu m’enverra peut-être un ami “ sur ma route ! ! ”

“ Je me rappelle deux singularités qui signalèrent les derniers jours qui précédèrent mon départ ; et aujourd’hui ces souvenirs me frappent vivement.

“ Je voulus, avant de me mettre en voyage, donner ma signature à un grand nombre de quittances concernant la Société d’encouragement au travail.... Je les datais d’avance du 15 janvier ; et à force d’écrire cette date sur une foule de pièces, je me fatiguai, et je me disais en posant ma plume :

“ Dieu sait où je me trouverai le 15 janvier, et si ce jour ne sera pas le “ jour de ma mort ! ”

“ Ce jour-là je me trouverai à Rome, et ce jour sera pour moi l’aurore d’une nouvelle vie !

“ Une autre circonstance intéressante fut la réunion de plusieurs Israélites notables qui s’assemblèrent pour aviser aux moyens de réformer le culte juif et de le mettre en harmonie avec l’esprit du siècle. Je me rendis à cette assemblée où chacun donna son avis sur les perfectionnemens projetés. Il y avait autant d’avis que d’individus ; on disputa beaucoup, on mit en question toutes les convenances de l’homme, toutes les exigences du temps,

toutes les dictées de l'opinion, toutes les idées de la civilisation ; on fit valoir toute espèce de considérations ; on n'en oublia qu'une seule : La loi de Dieu. De celle-là il ne fut pas question ; je ne sache pas même que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible.

“ Mon avis, à moi, était qu'on laissât tomber toutes les formes religieuses, sans recourir ni aux livres, ni aux hommes, et que chacun en particulier, comme tous ensemble, pratiquât sa croyance à la façon qu'il l'entendrait.

“ Cet avis prouve ma haute sagesse en fait de religion ; j'étais dans le progrès, comme vous le voyez. On se sépara sans rien faire.

“ Un israélite, plus sensé que moi, avait dit cette parole remarquable que je rapporte textuellement : “ *Il faut nous hâter de sortir de ce vieux temple dont les débris craquent de toutes parts, si nous ne voulons pas être ensevelis sous ses ruines.* ” Paroles pleines de vérité, que chaque israélite répète aujourd'hui tout bas. Mais hélas ! il y a dix-huit siècles qu'ils sont sortis de leur vieux temple, et ils n'entrent point dans le temple nouveau, dont les portes sont ouvertes devant eux.

“ Je partis enfin. En sortant de Strasbourg, je pleurais beaucoup, j'étais agité d'une foule de craintes, de mille étranges pressentimens. Arrivé au premier relai, des cris de joie entremêlés de musique en plein vent me tirèrent de mes rêveries. C'était une noce de village qui était sortie joyeuse et bruyante de l'église au son des flûtes et des violons rustiques ; les gens de la noce entourèrent ma voiture comme pour m'inviter à prendre part à leur joie : “ Bientôt ce sera mon tour !... ” m'écriai-je. Et cette pensée ranima toute ma gaiété.

“ Je m'arrêtai quelques jours à Marseille, où mes parens et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m'arracher à cette élégante hospitalité. Il en coûte, en effet, de quitter les rives de France, quand on laisse derrière soi tout une vie d'affection et tant d'aimables souvenirs. Outre les chaînes qui m'arrêtaient à ces rivages, la mer elle-même semblait ne point vouloir me livrer passage : elle soulevait des montagnes pour me barrer le chemin ; mais ces montagnes s'abaissèrent devant la vapeur qui me transporta à Naples. Je pus jouir bientôt du spectacle de l'immensité qui se déployait sur ma tête ; mais ce qui me frappait plus que le ciel et la mer, c'était l'homme, faible créature qui brave les dangers et maîtrise les éléments. Mon orgueil, en ce moment, s'élevait plus haut que les vagues de la mer, et formait de nouvelles montagnes plus tenaces et moins flexibles que les flots qui nous battaient.

“ Le navire, avant d'arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d'entrer au port, le canon du fort tonnait avec force. Je m'informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du pape. On me répondit : C'est la fête de la Conception de Marie. Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

“ Le lendemain, à la lumière d'un soleil magnifique qui étincelait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. Jamais aucune scène de la nature ne m'avait plus vivement ébloui : je contemplais alors avec avidité les brillantes images que les artistes et les poètes m'avaient données du ciel.

“ Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire ; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout-à-fait déplacés. Oh ! que de blasphèmes dans mon journal ! si j'en parle ici c'est pour faire connaître la noirceur de mon esprit. J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu sur le Vésuve de *lacrymchristi* à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

“ Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent : “ Voir Naples et mourir. ” Je lui répondis : “ Non ; mais voir Naples et vivre ; vivre la voir encore. ”

“ Telles étaient mes dispositions.

“ Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement ; c'étaient M. Coulmann, protestant, ancien député de Strasbourg, et M. le baron de Rothschild, dont la famille à Naples me prodiguait toute espèce de prévenances et d'agréments. Je ne pus céder à leurs conseils... Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin qui me recommandait d'y passer l'hiver, en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

“ Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour me détourner du voyage de Rome, si ce voyage s'était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour, et je pris ma place à bord du *Mongibello* pour me rendre en Sicile. Un ami m'accompagna sur le bateau et me promit de revenir au moment du départ pour me dire adieu. Il vint, mais ne me trouva point au rendez-vous. Si jamais M. de Réchecourt apprend le motif qui m'y a fait manquer, il s'expliquera mon impolitesse, et la pardonnera sans aucun doute.

“ M. Coulmann, m'avait mis en rapport avec un aimable et digne homme qui devait faire comme moi le voyage de Malte : j'étais heureux de cette rencontre, et je me disais : “ Ah ! voilà l'ami que le ciel m'a envoyé ! ”

(A continuer.) 2. 543

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES.

POUR LA DERNIÈRE QUINZAINE DE JUIN.

16 juin 956.—Mort de Hugues-le-Grand, comte de Paris et père de Hugues Capet, qui fut le chef de la troisième race des Rois de France.

Il fut surnommé le Grand à cause de sa taille et de ses belles actions ; le Blanc, à cause de son teint, et l'Abbé, parce qu'il était abbé laïque de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin, de Tours.

17 juin.—Le calendrier judaïque marqué pour le 17 juin le jeûne le plus solennel de tous, car Moïse brisa, ce jour-là, les Tables de la loi ; le sacrifice perpétuel cessa ; Jérusalem fut prise.

17 juin 1741.—Mort du père Porée. Charles Porée, jésuite, célèbre par son esprit et par ses vertus, fut professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand. L'université l'enviait fort aux Jésuites. Voltaire avait été son élève, et le père Porée, en entendant parler de ses succès et de son irréligion, disait quelquefois : *C'est ma gloire et ma honte.* Voltaire, en lui envoyant son *Édipe*, lui adressa une lettre infiniment plus honorable pour le maître que

pour le disciple, parce que ce dernier a trop souvent oublié depuis les sages leçons de son professeur.

Le père Griffet a donné une édition des tragédies et des comédies latines du père Porée. Il y a des scènes touchantes dans ses tragédies ; Voltaire a copié dans son *Brutus* quelques traits du *Brutus* de son ancien maître. On rencontre aussi dans ses comédies des scènes gaies et spirituelles.

24 juin 1768.—Mort de Marie Leczinska, reine de France. Marie Leczinska, reine de France, fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, née le 23 juin 1703, suivit son père à Wissembourg en Alsace, quand il fut obligé de quitter la Pologne. Elle y demeurait depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV ; elle épousa, le 5 septembre 1723, ce monarque, dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentiments de religion aux princes et princesses ses enfants, et à répandre des bienfaits sur les églises, et dans le sein des malheureux.

25 juin 1190.—Départ du roi de France Philippe-Auguste pour la troisième croisade.

26 juin 363.—Mort de l'empereur Julien, dit l'Apostat.

28 juin 1245.—Le pape Innocent IV, étant au concile de Lyon, donna le chapeau rouge aux cardinaux pour marque de leur dignité et de l'obligation qu'ils avaient contractée de donner leur sang pour la cause de Dieu et de son église.

29 juin 1610.—Obsèques de Henri IV.

30 juin 1670.—Mort d'Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier. première femme de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, qui a été immortalisée par ce grand monument d'éloquence que Bossuet a consacré à sa gloire.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

KINGSTON, 31 MAI 1842.

MESSIEURS LES GREFFIERS DES CIRÉS ET DES DISTRICTS MUNICIPAUX sont priés de faire parvenir aussitôt que possible au surintendant de l'instruction publique, la subdivision de leurs Districts respectifs en arrondissements d'écoles.

Ils sont aussi priés d'adresser toutes communications relatives aux écoles du Canada-Ouest au Revd. M. ROBERT MURRAY, surintendant, à Kingston, et toutes communications relatives aux écoles du Canada-Est à J. B. MEILLEUR, écuyer, M. D. Surintendant à Montréal.

(Signé)

Gazette Officielle du Canada }
4 Juin 1842. }

ROBERT S. JAMESON.

AVIS.—On a besoin, dans la paroisse de St. Luc, d'un Instituteur pouvant enseigner le Français et l'Anglais, et muni de bonnes recommandations.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, P. TR. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL :
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.